

— Vous connaissez alors le motif de mon élargissement ? Cet homme, ce juge, qui me torturait, n'a pu lâcher sa proie sans une raison puissante...

— Il a eu la preuve de votre innocence.

— La preuve ! répéta mademoiselle de Terrys avec amertume. Pouvait-il me croire coupable ?

— Il le croyait.

— Il le croyait ! répéta mademoiselle de Terrys avec amertume. Ce juge est donc aveugle ou fou !... Vous parlez d'une preuve qui l'a désabusé... Quelle est-elle ?

— Je l'ignore... répondit Marguerite, je sais seulement qu'elle a été apportée au magistrat par mon neveu...

— M. Paul Lantier ?

— Oui, chère mignonne, Paul Lantier bien fier et bien heureux de vous rendre à la fois l'honneur et la liberté.

— Ainsi c'est à Paul que je dois tout cela ! s'écria la jeune fille dont les larmes ruisselaient. Et il n'est point venu m'attendre avec vous !... J'aurais été si heureuse de lui exprimer mon immense gratitude...

— Je voulais qu'il vienne... il m'a répondu qu'il avait un autre devoir à remplir...

— Un autre devoir ?

— Oui... celui de vous venger...

— Me venger... répéta la jeune fille avec étonnement. Mais on ne peut se venger de la justice, même quand on a été victime d'une incompréhensible et monstrueuse erreur.

— Aussi Paul ne songe point à vous venger des juges, mais des misérables qui ont causé votre arrestation.

Honorine sentait grandir sa stupeur.

— Quels sont ces misérables ? demanda-t-elle, Ai-je donc été accusée d'avoir empoisonné mon père ?

— Paul ne s'est point expliqué à ce sujet. Il avait hâte de s'éloigner pour agir.

— Eh bien, moi, j'irai le trouver... Je veux le remercier d'abord, je veux savoir ensuite quelle preuve de mon innocence il a pu fournir, et je veux enfin qu'il me nomme mes calomnieux.

● On était arrivé au boulevard Malesherbes. La voiture s'arrêta.

Honorine jeta un coup d'œil sur la façade de l'hôtel, qui lui parut lugubre. Marguerite descendit la première et fit résonner le timbre. La porte s'ouvrit.

Les deux femmes franchirent le seuil, et les domestiques, chargés de la garde de l'hôtel, accourus au bruit du timbre, poussèrent des cris de joie en reconnaissant leur jeune maîtresse.

— Merci, mes amis... leur dit Honorine touchée par les témoignages d'une sincère affection. Je suis heureuse de vous revoir, quoique mon cœur se brise en rentrant dans cette maison en deuil, d'où m'avait arrachée l'accusation la plus folle et la plus effroyable... Il est des douleurs que rien ne console, et la mienne est du nombre, mais votre accueil me fortifie... Merci de nouveau, mes amis, merci de tout mon cœur...

Mademoiselle de Terrys et madame Bertin gagnèrent les appartements du premier étage où elles se trouvèrent seules.

— Vous passerez le reste de la journée avec moi, n'est-ce pas ? demanda Honorine à Marguerite.

— Cela dépendra de vous, chère mignonne.. répondit cette dernière.

— De moi ? répéta la jeune fille.

— Ou du moins de ce que vous allez m'apprendre.

— Je puis vous apprendre quelque chose ?

— Oui... quelque chose de très important et que je brûle de connaître...

— Vous m'intriguez beaucoup, je l'avoue... Parlez vite.

— J'aurais pu le faire déjà, mais je n'ai point voulu vous questionner avant que vous soyez de retour dans votre maison et que vous ayez repris possession du calme et de la tranquillité d'esprit qui vous manquaient depuis si longtemps... J'ai attendu... et pourtant, ce que je viens vous demander c'est ma vie, c'est mon bonheur, c'est la fin de vingt ans de souffrances...

— Je vous comprends moins que jamais... répondit Honorine en prenant les mains brûlantes de madame Bertin et en les pressant contre son cœur. Expliquez-vous donc, chère Marguerite... expliquez vous vite...

— Vous avez été interrogée par le juge d'instruction ?

— Plusieurs fois, oui, hélas !...

— Au cours de l'un de ces interrogatoires le juge ne vous a-t-il point parlé d'une jeune fille nommée Renée, qui avait été élevée dans le même pensionnat que vous, à Troyes, mais après votre départ ?

— En effet... Il bâtissait au sujet de cette enfant toute une étrange et absurde histoire... Il prétendait que mademoiselle Renée était une fille naturelle de mon père, ma sœur par conséquent, que, dans un but d'intérêt, j'aurais fait disparaître.

— A moi aussi le juge d'instruction a raconté cette fable, reprit madame Bertin. Je l'ai désabusé.

— Vous ?...

— Oui, chère mignonne, il m'a suffi d'un mot pour cela.

— Connaissez-vous donc mademoiselle Renée ?

— Je ne l'ai jamais vue, mais depuis dix-neuf ans je l'aime et je la pleure...

Honorine regarda Marguerite avec une surprise facile à comprendre.

— Vous savez, reprit-elle, qu'il y a un mystère autour de la naissance de cette enfant ?

Madame Bertin fit de la tête un signe affirmatif.

Mademoiselle de Terrys continua :

— Vous savez qu'elle ne connaît ni son père ni sa mère...

— Oui.

— Mais, peut-être les connaissez-vous ?

— Si je les connais ? s'écria Marguerite, dont les sanglots se firent jour et dont les larmes jaillirent. Si je connais les parents de Renée ? de ma fille !...

— Renée, votre fille ! répéta l'orpheline, ne pouvant croire ce qu'elle entendait et doutant du témoignage de ses sens.

— Oui, ma fille... ma fille chérie, qui me fut enlevée il y a dix-neuf ans, et que depuis lors j'ai pleurée sans cesse...

— Mais comment ?...

— Renée est l'enfant d'une faute... Son père, impitoyable, l'arracha de mes bras au moment où, sans force pour résister aux volontés paternelles, j'allais épouser M. Bertin, et prit ses mesures pour me laisser ignorer la demeure et jusqu'à l'existence de ma fille... Devenue veuve, je résolus de consacrer ma vie à découvrir la retraite de Renée, et j'avais réussi.. Déjà mon cœur se gonflait de joie, quand le fil conducteur se rompit tout à coup en me laissant en face d'une immense déception et d'un découragement absolu... Je n'espérais plus, lorsqu'aujourd'hui le juge d'instruction m'a laissé supposer que vous connaissiez ma fille et qu'il vous serait possible de me remettre sur sa trace...

Honorine murmura, en serrant de nouveau les mains de son amie :